

LES lumières orangées miroitaient dans le bleu des vagues et faisaient scintiller l'écume qui s'évanouissait sur la plage déserte. Le Commandant venait d'ordonner à l'équipe de sauvetage d'arrêter les recherches. Il était déjà minuit, la lune faisait briller au loin les bandes blanches qui se formaient sur la mer. Les embruns répandaient une odeur douce d'algues et de plancton, poussée par un vent léger. Après cinq heures de recherches, il était vain de continuer. Demain matin, la troupe reprendrait ses recherches...

Les vacanciers espagnols connaissaient bien ce Français, habitué de cette plage de sable fin qui s'étendait à perte de vue. Ce sexagénaire, encore vert, portait beau et avait de l'entregent. Il s'était décidé à plonger pour la première fois – Avait-il voulu se lancer un défi?... On avait observé longtemps, trop longtemps, les tourbillons se former à la surface de l'eau, mais le corps n'était toujours pas remonté du fond.

Le journal local, *El Periódico*, titrait le lendemain dix-neuf août : « Un sexagenario perdido en mar ».

Une ambiance effervescente régnait dans les locaux de la police espagnole et le commandant Gimenez avait mobilisé les sauveteurs de la Croix Rouge et s'obstinait à utiliser tous les moyens. Grand et sec, il était très autoritaire mais très humain et compréhensif envers ses subordonnés.

COMMISSAIRE LARIN

LE commissaire Pierre Larin venait de Bordeaux où son père avait été autrefois Procureur de la République et sa mère avocate. Son frère Clément, avec lequel il était en mauvais termes, était évêque de Périgueux depuis un an.

Il avait fait jusqu'ici toute sa carrière dans la Gironde, mais, pour des raisons personnelles et après ses déboires conjugaux, avait demandé sa mutation à Pleurom, où il comptait beaucoup d'amis, en particulier Gilles Razac qui l'avait convaincu : l'amitié d'abord, les conditions de travail, la proximité des gens, étaient des arguments importants. Larin commençait son travail avant tout le monde. Venant d'être nommé, il avait exigé de rénover son bureau. Son prédécesseur, le commissaire Mansat, n'attachait aucune importance aux choses matérielles et n'avait en tête que de connaître la vérité dans les moindres détails avec annotations manuscrites dans tous les recoins du bureau. Il avait dû se résigner à prendre sa retraite pour cause de limite d'âge et, certains disaient, de maladie d'Alzheimer débutante. Le commissaire Pierre Larin plaisait aux femmes et le savait bien... Toujours tiré à quatre épingles, la cinquantaine à peine grisonnante, l'allure sportive et la voix suave, aimant particulièrement l'équitation qu'il avait pratiquée à un haut niveau, une mauvaise fracture l'avait obligé à renoncer. Il avait été marié trois fois, avait trois filles, une de chaque femme. Sa première femme,

Nicole, ayant appris que son mari avait un enfant d'une autre, avait demandé le divorce après quinze ans de mariage. Larin épousa ensuite la mère de son deuxième enfant, Clara, qui était divorcée, mais qui au bout de deux ans voulut revivre avec son premier mari, pour le confort et la sécurité... Troisième mariage avec Suzy qui lui avait dilapidé toutes ses économies et avait disparu sans laisser d'adresse. Larin était malgré tout resté en très bons termes avec Nicole, les deux autres n'ayant plus jamais donné signe de vie.

— Marie-Christine? Vous avez pensé à mon Efferalgan?

Sa secrétaire vient d'arriver. Elle rougit en entrant dans le bureau du commissaire Larin et lui répond d'une petite voix douce :

— Oui monsieur le commissaire, essayant de jouer un peu de ses charmes en se passant délicatement la main dans sa chevelure dont les reflets cuivrés miroitent dans le jeu d'ombre et de lumière sous l'éclairage du bureau, entièrement étudié et conçu par le commissaire.

— Demandez, s'il vous plaît, à monsieur Suret s'il a des nouvelles de Ravayat.

— Tout de suite monsieur le commissaire.

La secrétaire s'empresse donc de répondre à la demande de son patron et esquisse un mouvement élégant des hanches en faisant demi-tour.

Marie-Christine Céral a trente-trois ans. Enseignante au départ, elle avait voulu changer d'orientation. Ses parents tenaient une pharmacie, rue de Clichy à Paris, mais ils étaient tous les deux originaires des environs de Pleurom et elle voulait revenir au pays de son enfance. Sa sœur aînée, Laure, célibataire aussi, est directrice d'un grand laboratoire pharmaceutique créé par son père, et voyage beaucoup.

L'inspecteur Suret est un petit homme trapu, chauve, habillé de la même façon été comme hiver : chemisette à rayures, cravate jaune... C'est un pêcheur chevronné qui attend la retraite pour s'adonner à sa passion : taquiner la truite dans les gorges de Redenat. Originaire du Cantal, Aimé Suret venait de naître lorsque son père est mort, exécuté par la Gestapo. Fils unique d'un ancien marchand de bois et charbon exilé à Paris, après la disparition de son père il avait regagné avec sa mère le Cantal où ils s'étaient remis à exploiter la petite ferme familiale. Aimé Suret s'était engagé dans l'armée à dix huit ans, avait fait la guerre d'Algérie et à son retour avait passé le concours de la gendarmerie, optant par la suite pour la police nationale. Marié à vingt et un ans, il était veuf à vingt-trois ans. Sa femme, Arlette, était morte dans des conditions horribles, tombée dans un puits en tirant de l'eau.

— Voilà, monsieur le Commissaire... Rien de bien important sur le dossier de Ravayat. Vous pouvez constater : quelques larcins dans le supermarché du coin, quelques vols de poules dans les fermes environnantes, rien de bien grave... Ah si!... Un jour il a été retrouvé inanimé au bord d'une route. Le docteur Razac passait par là et lui a sauvé la vie... Depuis, il a une reconnaissance folle envers ce médecin et il lui offre une poule par semaine.

— Une poule par semaine ?

— Oui, c'est ce qu'on dit. Le docteur Razac adore les poules... Et les drogués aussi, d'ailleurs.

— Pourquoi me parlez-vous des drogués, Suret ? De quels drogués ?

— Ceux que soigne le docteur Razac. Il paraît qu'il les invite à dîner toutes les semaines et il leur prépare une poule au pot... Celle que lui apporte Ravayat. On dit même...

— On dit quoi, Suret?

— On dit que le docteur se drogue lui aussi...

— Mon petit Suret, faites attention aux ragots. Je connais très bien le docteur Razac. C'est mon meilleur ami. On avait monté un groupe de jazz ensemble.

— Pardon, monsieur le commissaire. Je n'avais aucune mauvaise intention en rapportant ces ragots.

— Je sais très bien que Razac ne se drogue pas... et ça suffit comme ça.

Le commissaire Larin fait un petit geste à l'intention de Suret lui signifiant qu'il peut disposer. Il se sent maintenant agacé des propos qu'on avait rapportés sur son vieil ami Razac qu'il connaît de longue date. Leurs parents étaient déjà des amis et originaires du même coin du sud-ouest. Il ne peut pas supporter que l'on critique le docteur Razac. Il savait qu'il s'occupait des drogués et qu'il n'y a rien de plus normal de la part d'un médecin.

*

* *

Gilbert Ravayat était en garde à vue au commissariat depuis vingt-quatre heures, soupçonné de tentative de viol sur une jeune femme qui campait près de chez lui. Aucune preuve n'avait pu être apportée contre lui et un témoin avait vu une voiture démarrer en trombe près de la tente de la campeuse au moment des faits. Le commissaire Larin décida donc de relâcher ce pauvre innocent, garçon de ferme, débile profond mais très serviable et sûrement incapable de commettre ce délit dont l'accusaient certains.

Ravayat était un vieux garçon, la quarantaine, qui vivait avec sa mère dans une ferme délabrée, ne com-

portant qu'une seule pièce, entourée de granges dont les toitures s'effondraient.

Un jour, le docteur Razac avait raconté à Larin qu'il avait été appelé pour ce vieux garçon cloué au lit par une forte fièvre.

Après avoir traversé la cour embourbée par les pluies récentes, accueilli par les trois chiens qui lui badigeonnaient le pantalon d'une boue bien grasse, il pénétra dans la pièce à peine éclairée par une ampoule qui pendait au plafond. Au fond, une grande cheminée en pierre, dont le feu à moitié éteint produisait une fumée envahissant ce qui servait à la fois de salle à manger, de cuisine et de chambre. Une grande table d'hôte trônait au milieu, où deux poules s'étaient juchées pour picorer les miettes de pain et les pelures de saucisson, restes du dernier repas. Une grande armoire ancienne d'un côté, une cuisinière en fonte de l'autre avec un évier en pierre dans le coin, surmonté d'un miroir, et à côté, dans un grand cadre noir, la photo jaunie par le temps et la fumée d'un homme de fière allure, moustachu, vêtu d'un habit militaire, qui devait être un ancêtre de la famille. Le vieux plancher craquait sous les pieds et avait du mal à maintenir la grande horloge dont le balancier de cuivre égrenait les secondes pour rappeler que le temps ne s'arrêtait pas.

Du même côté, tout au fond de la pièce, un grand lit en bois noir, avachi, recouvert de gros édredons sous lesquels Razac finit par distinguer deux visages côte à côte : celui de la mère, au bord du lit, impotente et obèse, et celui du fils. Dès que Razac s'approcha du lit, un des chiens sauta pour se coucher entre ses maîtres et le médecin ne sut pas trop comment s'y prendre pour atteindre son malade enfoncé au fond du lit. Il décida d'enjamber la mère et se posa à genoux sur le lit à côté de Gilbert, mais le chien n'étant pas

d'accord, il se mit à aboyer dès que Razac enjamba la maîtresse de maison. Il y eut un gros craquement d'un ressort du sommier, le chien prit peur et sauta hors du lit! Enfin, le médecin essaya d'examiner son malade, dans une position de prière... peu orthodoxe.

Razac se voyait dans un roman de Zola, *La Terre*!

*
* *

Nadia Sentini était interprète à l'ambassade des Etats-Unis à Paris. Elle venait d'effectuer un stage de trois mois à Hawaï. C'était une jeune fille de vingt-sept ans, assez grande, brune, aux cheveux longs, à la silhouette élancée, habillée de façon sexy et élégante. Elle avait rejoint des amies qui résidaient dans la région de Pleurom, mais avait décidé de camper seule.

Au cours d'une soirée avec ses amies dans une discothèque très sélecte, fréquentée par les personnalités de la de la région, elle avait séduit le PDG du journal régional, *Centre Eclair*, monsieur Henry Guerderosen. Après une série de danses langoureuses et érotiques, leurs corps enlacés avaient fini par s'embraser... C'était le moment... du départ!

Nadia se dirigea d'abord vers son groupe d'amies, semblant comploter avec elles la suite de la soirée. Elle revint vite vers son partenaire qui lui proposa de la raccompagner. Ils partirent, les bras enlacés autour de la taille, rejoignirent la Mercedes de monsieur Guerderosen et se dirigèrent vers la tente de la campeuse.

Nadia se déshabilla entièrement et... se mit à hurler, injuriant, renversant le lit, déchirant un drap, menaçant même son « compagnon d'infortune » avec un maillet :

— Me touche plus! Fous le camp ou je t'assomme!

Guerderosen prit peur, s'enfuit en courant, regagna sa voiture et démarra en vitesse, apercevant dans le rétroviseur un automobiliste qui ralentissait et s'arrêtait, alerté par les gestes affolés de la jeune fille, à moitié dévêtue, au bord de la route. L'automobiliste amena Nadia au commissariat le plus proche pour porter plainte pour viol.

En fait, Nadia avait lu récemment dans *Centre Éclair* un éditorial du PDG. Monsieur Guerderosen, marié, cinq enfants, modèle de chef de famille, président du Rotary et du Secours Catholique, avait fait dans son article une critique sévère de la jeunesse actuelle, des jeunes femmes en particulier, dépravées par un excès d'indépendance, leur recherche d'autonomie par le travail en dehors du foyer, et leur aspiration à l'amour libre. C'était donc une aubaine pour Nadia, modèle de femme libérée, révoltée à la lecture de cet éditorial, de tester les vertus de ce notable respecté, en le séduisant et en simulant le viol.

On lui conseilla, malgré tout, de retirer sa plainte, ce qu'elle fit contre une rançon, assez satisfaite de sa supercherie. Finalement, le PDG eut le dernier mot et, avec l'appui de... son épouse, déposa une plainte pour faux témoignage et extorsion de fonds.

Nadia fut donc convoquée et mise en garde à vue au commissariat de Pleurom. Elle était coutumière du fait, avait déjà porté plainte pour harcèlement sexuel dans le cadre de son travail à l'ambassade, mais on savait en haut lieu qu'elle assurait les services d'hôtesse "de nuit" pour les personnalités américaines en voyage officiel à Paris où les suites des grands palaces lui étaient réservées avec son hôte, contre rémunération

conséquente : ses prestations en nature étaient très appréciées!

Malheureusement pour elle, cette fois-ci, elle était tombée dans un piège!